CER→ Trois exploitants québécois sont venus présenter leur quotidien aux adhérents du CER. Leur avenir ils le construisent en essayant de faire preuve d'imagination.

«Trouver le mode d'emploi de la nature est le sens de notre vie»

Le centre d'économie rurale compte 2 615 adhérents en Deux-Sèvres.

Je n'en reviens pas comme c'est facile pour vous de produire du lait en hiver», s'ébahit Rodrigue Bouchard. Le producteur, dont le seul accent suffit à trahir l'origine, est envieux des conditions de travail de ses collègues deux-sévriens. Alors qu'il participe à l'assemblée générale du Centre d'économie rurale qui s'est déroulée vendredi 9 janvier, à Châtillon-sur-Thouet, ses associés d'astreinte sur sa ferme au Québec affrontent moins 37 degrés. *«Chez nous, les bêtes sont dans les bâtiments du mois d'octobre au mois de mai. Il n'y a pas une bâtisse qui ne soit isolée, ventilée. Dans notre dernière construction, nous avons investi 500 000 euros»*. Sur la ferme, tout est prévu pour faire face aux rigueurs de l'hiver... mais aussi aux rigueurs des normes environnementales. *«En France, vous semblez penser que nous autres, Québécois, tout nous est permis. C'est faux»*, lance avec véhémence France Perreault venue avec son mari pour témoigner des réalités outre atlantique.

Au Québec, les plans de fumure sont obligatoires depuis quatre à cinq ans. La chasse aux phosphores ressemble de près à celle aux nitrates, organisée en France. Sur les exploitations laitières, les normes sanitaires sont strictes. Le refroidisseur à lait est entreposé dans un espace clos qui lui est réservé. *«Oh..., il faut bien une à deux portes pour faire obstacle au passage des odeurs»*, plaisante Rodrigue accoutumé aux rigidités des règles administratives.

Etre imaginatif

L'agriculture est-elle plus difficile ou plus facile en France qu'au Québec ? En réalité la question n'est pas là pour France, Sylvain et Rodrigue. Il y a un contexte, des obligations, chacun animé par sa passion du métier doit mettre en œuvre des stratégies lui permettant de vivre de son activité.

France et Sylvain qui exploitent 220 ha ont misé sur les débouchés à forte valeur ajoutée. *«Nous produisons du soja blanc à destination du marché japonais. Nous récoltons le maïs en épi, nous le faisons sécher ainsi. Égrainées, les rafles sont commercialisées aux Etats-Unis. En procédant ainsi nous minimisons les frais de séchage et apportons une valeur ajoutée au produit de base»*, explique France qui se charge de négocier les marchés.

Rodrigue a adopté, il y a une vingtaine d'années, le mode de production biologique. *«Le bio était une valeur montante. Elle devait nous permettre, ce qui a été le cas, de réduire les coûts de production»*. En créant, il y a dix ans un atelier de transformation à la ferme, Rodrigue et ses associés se démarquaient des systèmes développés par les Américains. *«Une nécessité si l'on veut exister»*, renchérissent France et son époux qui, pour les mêmes raisons, s'efforcent de produire des céréales non OGM.

Est-ce le froid ou leur envie de continuer à vivre leur passion dans un pays où les exploitations sont près de trois fois plus chères qu'en France (six cent quarante mille euros en moyenne contre deux cent trente-deux mille)? Quelle que soit la raison, France, Sylvain et Rodrigue s'animent et font preuve d'imagination. *«On nous a donné la nature en héritage, sans nous en donner le mode d'emploi. Trouver celui qui nous permettra de vivre de notre métier, tout en créant des emplois, sans compromettre l'équilibre naturel, est le sens de notre vie»*, statue Rodrigue.

CHRISTELLE PICAUD